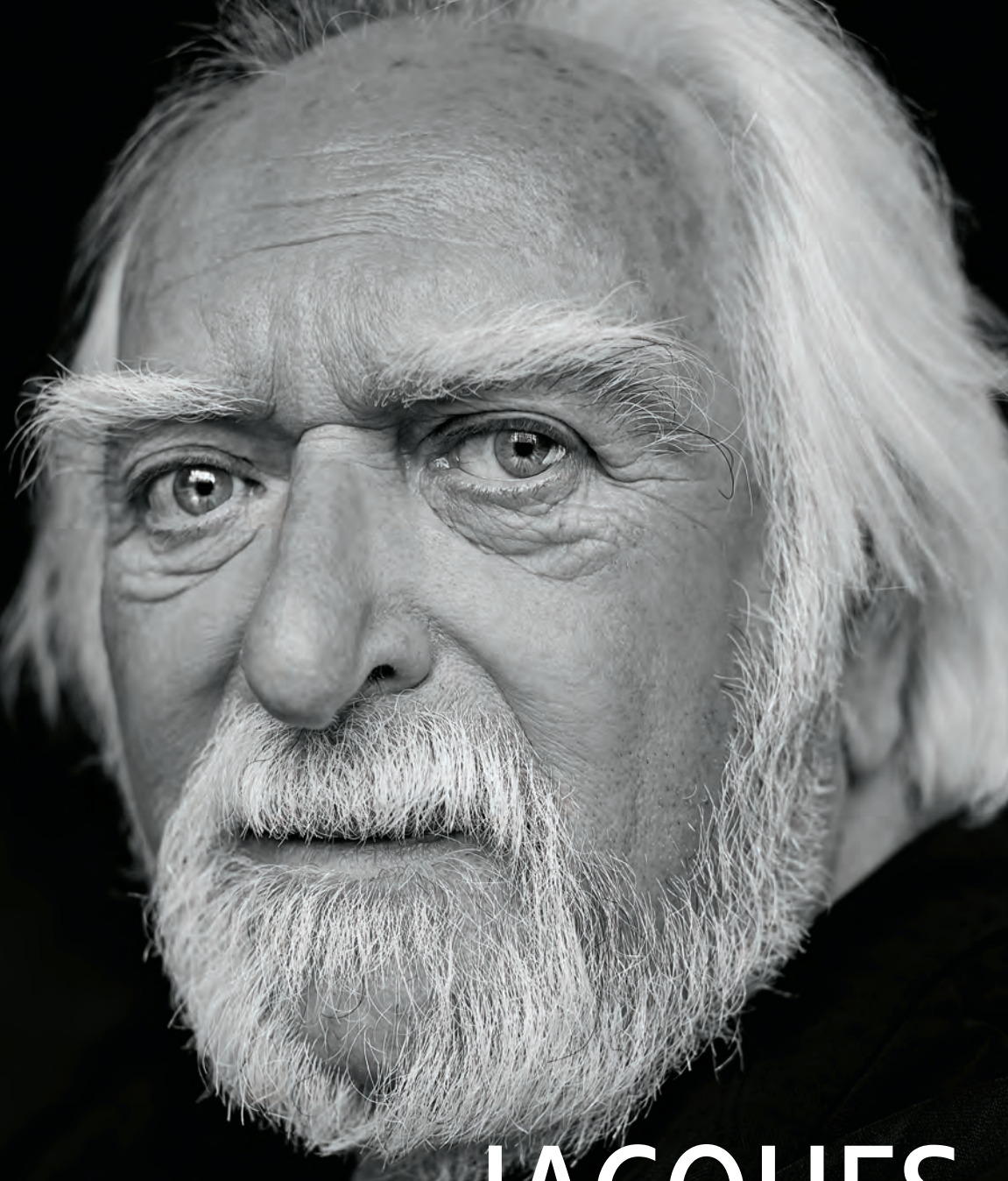




ALINE APOSTOLSKA

JACQUES LANGUIRAND

Le cinquième chemin

**JACQUES
LANGUIRAND**
Le cinquième chemin

Édition: Liette Mercier
Infographie: Johanne Lemay
Correction: Ginette Choinière

www.alineapostolska.com

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

10-14

© 2014, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-3852-5

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays:

INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Téléphone: 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet: www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet: www.interforum.fr
Courriel: cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:

INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet: www.interforumsuisse.ch
Courriel: office@interforumsuisse.ch
Distributeur: OLF S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes:
Téléphone: 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur: 41 (0) 26 467 54 66
Internet: www.olf.ch
Courriel: information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:

INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet: www.interforum.be
Courriel: info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

ALINE APOSTOLSKA

JACQUES LANGUIRAND

Le cinquième chemin



Une société de Québecor Média

Le souvenir des faits extérieurs de ma vie s'est, pour la plus grande part, estompé dans mon esprit ou a disparu. Mais les rencontres avec l'autre réalité, la collision avec l'inconscient, se sont imprégnées de façon indélébile dans ma mémoire. Il y avait toujours là abondance et richesse. Tout le reste passe à l'arrière-plan.

CARL GUSTAV JUNG, *Ma Vie*

C'est moi... C'est moi que je vois comme dans un miroir. Ah ! Que je suis vieux. Je ne pensais jamais que j'allais un jour avoir l'air de ça. Et comme c'est irréversible... Le vieillissement, oui, quel naufrage, en effet !... C'est le dévergondage des cellules. Ah ! Maudites cellules ! Qui se reproduisent toutes de travers. Tenez : le poil dans les oreilles... On perd ses cheveux mais des poils poussent dans les oreilles. C'est l'horreur. Et pourtant, le poil dans les oreilles, ce n'est rien auprès de ce que j'éprouve en dedans. Le sentiment de n'avoir pas vécu, vous comprenez ? D'avoir existé seulement. De n'avoir pas agi, mais réagi seulement — aux événements, aux circonstances, aux conditions, à tout quoi ! Mais maintenant, j'ose le dire ! Oui, j'ose enfin exprimer le fond de ma pensée [...]. J'ose enfin m'exprimer et dire ce que jamais je n'ai encore osé dire...

JACQUES LANGUIRAND,
Faust et les radicaux libres

Prologue

« Je veux tout dire », me dit-il, pendant que Nicole peint. Elle ne l'avait jamais fait auparavant. N'avait même jamais imaginé le faire. En septembre 2013, ses toiles sont apparues avec la fulgurance de la foudre, la puissance intempestive de la lave. De grandes toiles colorées, habitées, intenses, qui forment souvent des diptyques ou des triptyques, dans des harmonies de violet, de bleu, de rouge, de jaune ou de noir, striées de projections lumineuses. De ses pinceaux surgissent des villes, des galaxies, des tempêtes électriques ou des éruptions solaires. Des colères. Des chaos. Et des horizons. Des émotions par paquets, texturées, détournées, sublimées, mais incontournables.

Quoi que l'on voie dans ses toiles, quelle que soit l'interprétation que chacun peut en faire, une évidence s'impose : Nicole peint. Elle résiste. Elle dispose de peu de temps, mais, quand elle s'y met, elle peint vite, dans l'urgence. Quand la vie est en question, la résistance ne peut attendre. On ne peut lambiner. Ni y aller par quatre chemins.

Elle avait acheté du matériel de peinture, un équipement complet, voilà plusieurs années. C'était pour Jacques, qui avait émis le souhait de peindre. Il ne s'y est essayé qu'à l'automne 2013. Il a réalisé quelques petites toiles, puis les a abandonnées. Il ne veut plus les voir. « Elles m'angoissent »,

dit-il. Il est vrai qu'elles sont dérangeantes. Saturées de fantômes grimaçants et de confusion émotive que même l'entrelacs de couleurs vives ne parvient pas à alléger.

Il n'en a plus envie. Un comble pour un homme qui, tout au long de sa longue vie plus grande que nature, a carburé à l'envie. L'envie, ce dard proche du non-choix comme une sœur siamoise. Envie malgré tout, et parfois, souvent, malgré tous. Envie de vivre la vie avec ses miracles, ses turpitudes, ses gouffres et ses sommets, ses illuminations et ses effondrements, ses échecs cuisants et ses douleurs dévastatrices, grâce à soi seul ou à cause des autres, grâce aux autres ou à cause de soi seul. Sa vie ressemble à une route au soleil, mais bien plus ombragée qu'on ne le pense ou qu'il ne l'a laissé soupçonner, par pudeur ou à cause de l'indicible. À l'instar de beaucoup de communicateurs et d'écrivains, il a appris très tôt, trop tôt peut-être, que l'essentiel demeure incommunicable. Sa vie lui a appris cela, mais il ne s'y est jamais résigné.

On ne réussit que ce qu'on n'a pas raté. Comme tous les gens exigeants, Jacques l'a d'abord été avec lui-même. Et puis, tout ce que l'on dit n'est jamais que ce que l'on ne dit pas. Jacques est un grand communicateur armé pour rouler vite et bien, sans rater trop de courbes. Il a roulé dans les paysages sans cesse contrastés de sa vie, beau temps, mauvais temps, ici comme là-bas, faisant presque le tour du monde. Il a roulé sur la terre ferme autant que dans les contrées évanescences de la création — littéraire, théâtrale, cinématographique — et de la communication — à la télévision et à la radio, mais aussi à l'université.

Toujours, il a été poussé par le désir impérieux de transmettre par l'écrit — onze pièces de théâtre, dix-sept essais, un roman, un opéra — mais aussi par la parole. Il n'aurait pu se passer ni de l'un ni de l'autre. Sa parole est incarnée, connectée aux sens et à la chair, porteuse du savoir de l'intellect, mais aussi de la connaissance du vécu, de propositions

bâtisseuses, éducatives, élévatrices. La pensée écrite et la parole incarnée, telles sont ses armes. D'autoroutes en fossés, de chemins de campagne en escarpements, puis en plages, Jacques a roulé. Lui qui a tant aimé les voitures, presque autant que les chiens, la nature, le sexe tous azimuts, les drogues et le bon scotch...

« J'ai tellement travaillé... », répète-t-il souvent. Toute sa vie, jusqu'à ce que, en janvier 2014, la maladie l'empêche de le faire, la passion du travail acharné et bien fait l'a habité. Mais c'est une passion qui use. « Servir les autres, dit-il, ça aura été le sens de ma vie, mais je suis épuisé. » Il aura travaillé sur lui-même comme sur une matière vivante modelable, friable, destructible et remodelable à l'infini. Et cela dans le but de s'améliorer lui-même tout en donnant aux autres. Au bout du compte, peu importe que l'on ait donné par envie ou par non-choix, du moment que cela a fonctionné. Rien n'énerve tant Jacques que ce qui ne fonctionne pas. Toute sa vie il a fait, refait, travaillé sa matière première comme on fouette des blancs d'œufs pour qu'ils montent et ne retombent pas.

Longtemps écartelé entre de puissantes pulsions charnelles et une non moins impérieuse tension spirituelle, il n'a cessé de chercher l'équilibre. « Le bonheur, c'est l'équilibre », affirme-t-il. L'a-t-il trouvé ? « Personne ne le trouve, répond-il. Le bonheur, c'est la recherche. » La quête. La vie de Jacques en fut une, vitale. Nécessaire pour lui-même, autant peut-être que pour le Québec.

Il est triste, alors, de constater qu'au moment où le Québec semble fatigué, il l'est lui aussi. « Je suis fatigué. Je vous aime et je ne vous oublierai jamais. Mais je m'en vais. » Ce sont ses mots, ses derniers mots à l'antenne lors de la dernière de son émission *Par 4 chemins*. Paroles bouleversantes, qui ont sans doute plongé ses auditeurs dans un certain sentiment d'abandon. Lui qui a été porté par l'envie inaltérable, comme par des braises ardentes, n'a plus envie.

Maintenant, il préfère s'asseoir dans son grand fauteuil à oreilles et tirer tranquillement sur sa pipe en regardant sa femme peindre. Les chiens Isis et Charlie, les chats et les chattes aussi, ne sont jamais loin, le verre de bon scotch non plus. Avant, les murs de la grande maison à étages étaient couverts de photos, de portraits et des distinctions de Jacques. Les tableaux de Nicole se sont désormais immiscés dans cette galerie kaléidoscopique d'autoportraits.

Ce bureau qui, jusqu'à tout récemment, fut le sien, son antre de travail, son espace de recherche, de lecture et de réflexion, sa forge d'Héphaïstos, sa caverne d'Ali Baba ouverte sur la terrasse, en haut, au troisième étage de cette maison d'architecte située dans le sud de Westmount, est devenu l'atelier de Nicole. Ses livres, ses dossiers, ses carnets de notes, ont été rangés. Des dix mille livres qu'il possédait, il n'en reste que deux mille. Les huit mille autres constituent désormais, avec ses archives, le fonds Jacques Languirand, conservé dans le réseau des bibliothèques de la Ville de Montréal.

Nicole dort désormais sur le divan, où Jacques aimait à rêvasser entre ses séances de travail intensif, après avoir lu, annoté, sélectionné et décortiqué des livres, mais aussi des journaux et des revues, dont la presse quotidienne dans laquelle il découpait des articles à conserver. Lui dort seul dans sa chambre du premier étage, face au grand bureau de Nicole, où les ordinateurs, les classeurs et les étagères vidées et bien rangées semblent s'ennuyer. Autant que lui.

Quand des amis viennent manger, que ses enfants et petits-enfants lui rendent visite, il est gai tout à coup, heureux et volubile. S'il est confus quant à certains aspects de la vie quotidienne, que de toute façon il n'a jamais beaucoup aimés, toute sa vivacité revient quand on aborde un sujet qui l'intéresse ou qu'on lui pose une question. Alors, soudain, il est là, entièrement, et, comme si l'on avait appuyé sur un bouton, sa pensée et sa parole se déploient.

Il est encore possible d'avoir de belles conversations avec Jacques, même si elles sont plus rares et moins longues qu'il y a à peine un an. En douze mois, sa santé cérébrale a beaucoup décliné... Alors, tranquille dans son fauteuil, il regarde Nicole qui peint et dit : « C'est très beau », admiratif autant qu'étonné. Avisant un tableau un peu à part, noir avec au centre trois larges taches rouges striées, il l'observe en fronçant le sourcil et dit : « Ça, c'est moi. »

Je n'ai pas rencontré Languirand l'insolite ou Languirand le flyé, Languirand le sage, Languirand le fou, Languirand le romancier, le dramaturge, le comédien, le metteur en scène. Languirand vedette de la radio, de la télévision, du théâtre et du cinéma, icône de *Par 4 chemins*. Le Languirand que certains appellent « notre Languirand », utilisant ce nous inclusif pourtant si opposé à son caractère... Non pas que ces Languirand-là n'existent plus ou ne soient pas intéressants. Ce personnage public, vaste et humaniste, impossible à réduire ou à découper en tranches, reste unique et irremplaçable dans l'ensemble de son parcours, de 1949 à 2014. Les éléments factuels de sa carrière sont connus.

De janvier 2013 à juillet 2014, j'ai rencontré Jacques. Ce livre est celui de Jacques, mon livre sur Jacques. C'est une vision, évidemment, subjective et engagée, même si j'ai essayé de la rendre vaste, contrastée comme un clair-obscur, complexe, mais toujours étonnante, ouverte, hors-norme et « tripartite », à son image et à l'image de sa vie vécue par les deux bouts, à vive allure, sur des routes ensoleillées ou enténébrées. Il ne s'agissait pas d'écrire un livre de plus pour répéter ce qui est déjà connu. Ni Jacques ni Nicole ne le souhaitaient, évidemment, lorsque notre éditeur leur a proposé cette biographie, et qu'ils m'ont choisie pour l'écrire.

De janvier à août 2013, nous nous sommes rencontrés tous les lundis. Puis nous nous sommes revus sporadiquement de mars à juillet 2014. Jacques avait quitté Radio-Canada

et, pendant tout l'automne 2013 où nous ne nous sommes pas vus, sa santé s'est beaucoup dégradée. Trois démences cérébrales, ça ne pardonne pas.

Ce livre est le fruit de nos conversations tous azimuts et d'un travail méticuleux de journaliste. Lire tous les livres, regarder des émissions, des films, écouter des archives. Interviewer les enfants et quelques amis de Jacques, des personnages importants de sa vie, Nicole bien sûr, mais aussi plusieurs témoins et analystes de son parcours d'homme de théâtre ou d'homme de la communication.

Je parlais d'un point de vue neutre avec Jacques. N'étant pas d'ici et l'ayant peu écouté, je n'étais au départ ni fascinée, ni réticente, ni admirative, ni négative. Je ne voulais ni répéter ce que l'on savait déjà ni donner telle ou telle orientation *a priori*, et encore moins écrire une hagiographie. J'ai ouvert mon micro et mes oreilles. J'ai écouté. Découvert. Fait des liens. Rencontré des témoins divers et contradictoires. J'ai tenté d'approcher l'homme et de trouver, au fur et à mesure de l'écriture, ce que Nicole Dumais a appelé « une sorte de cinquième chemin ».

Quant à Jacques, il n'a cessé de répéter qu'il voulait « enfin tout dire ». Mais quel est ce « tout » que nous voudrions tous dire, et qui demeure, pour reprendre la phrase de la romancière Geneviève Brisac, « un échec annoncé » ? « Tout dire » est-il accessible à l'être humain, et en particulier aux communicateurs ? Ne reste-t-il pas toujours, selon les mots du philosophe Vladimir Jankélévitch, l'indicible, dont on ne dit rien parce qu'il n'y a rien à en dire, et l'ineffable, dont on ne dit rien parce qu'il y a trop à en dire ?

« Tout dire », dit Jacques, désireux à cette étape de sa vie de révéler ce qu'il n'a pu exprimer tant qu'il était pris par sa vie professionnelle et publique. « C'est bien de dire les choses telles qu'elles sont et de l'assumer, revendique-t-il à présent. Toute ma vie, j'ai cherché à devenir quelqu'un de correct et

d'utile, et je pense que j'y suis arrivé. Toute ma vie, j'ai fait ce que j'étais. Avec le recul, ma vie prend son sens.»

Un autre chemin, alors. Un nouveau chemin. J'ai ouvert mon micro et mon carnet de notes. J'ai écouté cet homme qui, au bout de la route, aspire à réintégrer l'entièreté de sa vie, sans atours ni ambages. Ce livre est celui du cœur, comme dans «avec le cœur», mais aussi «sur le cœur». Celui du cinquième chemin.

CHAPITRE 1

Fleurs de printemps

Jacques Walter Languirand, dit Dandurand, naît à Montréal le 1^{er} mai 1931. Fleur de printemps, enfant d'une autre fleur de printemps, Marie Marguerite Leblanc, née le 7 juin 1905 à Montréal. Tout ce que cette comparaison augure de primesautier et de bucolique s'arrête cependant là.

Par trois fois, de 25 à 28 ans, Marguerite défie la mort pour donner la vie. La première fois, en 1930, on la sauve de justesse, mais l'enfant, un garçon, succombe. La deuxième fois, en 1931, après de longues souffrances, elle survit à la césarienne qui donne naissance à Jacques. Et puis, deux ans et demi plus tard, le 7 novembre 1933, malgré une nouvelle césarienne pratiquée d'urgence, l'enfant, de nouveau un garçon, et la mère, décèdent. Ce n'est pas le printemps, non. La terre, au lieu de s'ouvrir pour laisser fleurir la joie, emporte Marguerite dans son obscurité utérine.

Quelques années plus tard, Jacques a à peine 7 ans, son père Clément l'emmène à pied jusqu'au cimetière du mont Royal. Devant la tombe de Marguerite, il dit : « Sa mort nous a jetés toi et moi en enfer. » Cela résonne comme une promesse aux oreilles de l'enfant, une menace ou une condamnation à vie. Il s'agit pour Jacques d'entendre que la mort tragique de sa mère condamne sa vie. Il ne faudrait pas que le jeune Jacques pense que, ayant survécu alors que ses deux frères et sa mère sont trempés, il s'en tirera sans dommages. Sans expier. Et, en effet, si Marguerite n'a pas voulu léguer l'enfer, Clément s'arrangera, volontairement ou inconsciemment, avec une incompétence mêlée de désarroi, voire de désespoir, pour tenir sa promesse.

Dès le printemps de la vie du petit Jacques, il donnera les violons de l'automne. L'automne, fatal aux fleurs de printemps.

On peut ici entendre l'écho de la *Chanson d'automne* de Paul Verlaine. Mais surtout l'écho de la pièce de théâtre *Les Violons de l'automne*, la quatrième signée Jacques Languirand, créée en mai 1961 au studio du Théâtre-Club et publiée en 1962 avec une autre pièce, *Les Insolites*. Il y parle déjà, certes de façon loufoque et « légère » — mais en empruntant à la gravité du théâtre de l'absurde cher à Eugène Ionesco —, de la peur de la mort et du désir de surmonter cette peur. « Ma mère est partout dans mon œuvre, me dit Jacques aujourd'hui. Jamais directement, bien sûr, mais néanmoins partout. » Et d'abord dans la morsure originelle des *sanglots longs [qui] blessent [son] cœur d'une langueur monotone* (Verlaine).

Devant la tombe de Marguerite, la parole du père résonne donc comme une sentence à laquelle il s'agit de demeurer fidèle. Définitivement ? En tout cas, Jacques a bien entendu et retenu cette sentence. Encore aujourd'hui, cette parole paternelle signe l'histoire de sa vie, telle qu'il la raconte, se demandant encore, à 83 ans, et alors que, selon ses mots, il s'apprête « à rejoindre enfin Marguerite », si sa vie aurait été la même si sa mère n'était pas morte si jeune...

Marguerite a-t-elle vraiment laissé la souffrance en héritage à son fils ? Elle lui a légué, certainement, l'inexorable présence de son absence. Le manque, le questionnement sans réponse, le sentiment d'abandon aussi. « Le syndrome d'abandon est très fort chez lui », me confirme Nicole qui, sur le plan personnel, sait parfaitement de quoi elle parle. C'est ce que la brutale disparition de la mère a sans doute imprimé en Jacques. En a-t-il gardé un sentiment d'injustice devant un sort si terrible ? Durant sa jeunesse, peut-être, mais pas aujourd'hui. « Ça fait longtemps que je vois les choses autrement », dit-il. Jamais, au fil de nos entretiens, je ne l'ai entendu

se plaindre d'un sort qui lui serait tombé dessus, ni se poser en victime des autres ou de la vie. À l'inverse, je l'ai souvent entendu chercher, dans chaque domaine ou à propos de multiples événements personnels comme professionnels, sa propre part de responsabilité.

Quant à la souffrance, elle fut énorme, forcément, mais semble avoir été, sinon construite, du moins augmentée par d'autres. Principalement, peut-être, par la souffrance du père qui n'a pas su, ou pas pu, ou pas voulu l'éviter à son fils unique.

Si, à l'enfant de deux ans et demi qui avait subi cette perte fondatrice, on avait raconté une autre histoire, une histoire consolatrice sinon réparatrice, une histoire qui aurait été un tremplin de vie plutôt qu'une chaîne de souffrance, alors, conformément à la question que se pose toujours Jacques, sans doute sa vie eût-elle été différente. Comment savoir ? D'après ce que Jacques en rapporte, et là encore il est impossible aujourd'hui de confronter d'autres interprétations à la sienne, on comprend qu'après sa mort, Marguerite a existé pour lui à travers la parole, les récits et l'interprétation de Clément. Clément, veuf de Marguerite à vie, malgré son remariage avec Gabrielle Gauthier deux ans après la tragédie, un remariage finalement malheureux, ou du moins insatisfaisant, qui, au final, aura confirmé Marguerite dans sa position imprenable et incomparable de femme unique, ravie à 28 ans en martyre de la maternité.

Lors d'un entretien au cours duquel Jacques me parlait de sa mère, j'ai griffonné dans mon cahier une phrase de Lacan à laquelle ses propos m'ont fait penser instantanément : « Dieu est la femme totale. » Car l'enfer que Clément promet à son fils, il se le réserve d'abord à lui-même. Lui qui jamais plus ne rencontrera une femme si extraordinaire, une déesse, une sorte d'Aphrodite libre et surpuissante comme seule l'est Aphrodite qui, le temps d'un éclair, a daigné illuminer sa vie, sa chair, avant de

disparaître, lui laissant cet enfant, ce fils fin et sensible comme une fille, ce fils qui, affirme-t-il, ressemble tant à sa mère.

« Si je ne reviens pas, tu prendras bien soin de Jacquot », lui dit-elle le 7 novembre 1933, alors qu'on l'emporte sur une civière pour la césarienne qui se révélera fatale. Elle lui laisse leur enfant, mais Clément aurait sans doute préféré qu'elle restât en vie, elle et non ce fils qui demeure l'incarnation vivante, inéluctable et définitive de la perte de la femme totale. Qu'est-il alors véritablement en mesure de transmettre, cet homme blessé, terrassé, qui avait entrevu un coin de paradis avec Marguerite et qui, avec la mort de celle-ci, se sent condamné à expier les rêves qu'il avait osé faire, le désir et le plaisir sexuel qu'elle lui avait révélés, lui qui, avant de la rencontrer, se destinait à la prêtrise ? Peut-il transmettre autre chose que l'abîme dans lequel la vie l'a précipité ?

Jacques entend bien la parole du père, la condamnation issue du désespoir, mais il ne cessera jamais, avec sa force et son talent, avec son énergie de fleur de printemps, de vouloir s'en libérer. Pour ce faire, il se réfère à l'autre voix, une voix de vie qui contrebalance la voix du père, la voix de Marguerite qui, par-delà la mort, ne s'est jamais tue. Cela s'appelle aussi l'intuition, voire la médiumnité. « Je me souviens très bien d'elle », affirme Jacques encore aujourd'hui. Comment un enfant de deux ans et demi se souvient-il de *tout* ? « C'est étonnant, n'est-ce pas ? remarque-t-il. Et pourtant, c'est vrai. Je sais tout d'elle. D'une certaine façon, je suis elle. Le lien entre nous ne s'est jamais rompu. »

Tout ce qu'il sait d'elle court sous sa peau, tapisse son estomac fragile, bruisse à son oreille gauche souvent prise d'otite, jusqu'à perdre l'ouïe avec l'âge. Tout ce qu'il sait d'elle gonfle son cœur et résonne sous ses pas, particulièrement le pied gauche, très fragile, qui, depuis sa jeunesse, est atteint de vascularite, une mauvaise circulation sanguine, un problème

grave qui, à plusieurs reprises, a failli lui faire « pourrir » le pied.

C'est un enfant malingre, pleurnichard, que son père juge trop faible. On dira qu'il somatise, qu'il porte l'absence maternelle comme une blessure multiforme dans son corps qui, lui aussi, se souvient de tout. Mais il ne porte pas que cela. Il porte aussi la force de Marguerite. Comme elle l'a porté neuf mois durant, partageant ensuite la dyade fusionnelle que partagent les petits enfants avec leur mère, surtout avant la période du langage. Depuis la mort de Marguerite, cette force, c'est Jacques qui la porte en lui. Qui l'entend en lui, dans une communion fusionnelle qui semble ne s'être jamais rompue. Entre eux, le lien médiumnique originel, qu'on nomme « stade précognitif », n'a pas eu le temps de se dénouer, d'autant que Jacques, tout au long de sa vie, l'a entretenu et cultivé. Un lien sourd et aveugle, mais pour lui parfaitement distinct.

Il en témoigne à plusieurs reprises dans ses journaux intimes, en particulier ceux des années 1973 à 1976. Ces années-là, il multiplie l'étude des spiritualités orientales, de la philosophie et de la psychologie autant que des nouvelles technologies, certes pour en parler dans son émission *Par 4 chemins*, qui a débuté en 1971, mais peut-être surtout pour se sortir de la profonde dépression qui l'afflige depuis 1968. Il m'a confié vingt-cinq journaux, ses cahiers noirs remplis de sa petite écriture nerveuse et sinueuse, aux lettres étirées. Il écrit surtout la nuit, ou en état de vide, ou en état de vacance, et quasi exclusivement pour faire état de ses recherches pour lui-même et sur lui-même, tout en travaillant sur cette matière pour décider de ce qu'il en communiquera à ses auditeurs, et de la manière dont il le fera. Il y inscrit et analyse ses tirages de Yi King, certains passages de livres, et surtout ses rêves, qu'il tente d'analyser grâce à une grille symbolique, se demandant parfois s'il s'agit réellement de rêves ou bien plutôt de

projections astrales, c'est-à-dire des captations médiumniques durant le sommeil.

Plus souvent encore, il relate ses séances de communication avec des morts, par l'intermédiaire notamment de son guide Bakard. Souvent le lien est établi pendant le sommeil, ou pendant un changement d'état de conscience provoqué par l'absorption de drogues psychédéliques, ou pendant une séance de yoga et de méditation. Il le fait la plupart du temps seul, mais aussi, de plus en plus souvent apparemment, avec sa première femme Yolande, tout comme il l'a fait avec son fils Pascal durant l'adolescence de celui-ci, et avec son ami Placide Gaboury, rencontré en 1973, puis avec Nicole, sa seconde épouse, après leur union en 1998. Nicole et Jacques disent d'ailleurs communiquer encore avec Placide, par l'intermédiaire d'un médium, recevant notamment de lui des courriels, depuis son décès survenu en mai 2012.

À la page du 30 août 1975, en pleine nuit, Jacques écrit que son guide dit avoir communiqué avec une femme. Jacques reconnaît sa grand-mère paternelle qui l'a en partie élevé, à Acton Vale. Il reconnaîtra aussi Alfred, son grand-père paternel qui l'adorait, et qu'il adorait, Alfred qui a incarné dans sa vie une figure paternelle de valorisation et de reconstruction.

Au fil des pages, Jacques confirme surtout être branché sur une femme qu'il reconnaît comme étant Marguerite, et qui lui parle. C'est là la trace écrite du fait que Jacques, à partir de la quarantaine, armé des nouvelles connaissances et des nouvelles croyances acquises à partir de la fin des années 1960, a entrepris une démarche consciente et volontaire pour perpétuer la communion supraterrrestre qui l'a uni à sa mère, depuis toujours et sans doute pour toujours. Par-delà la mort, il a développé, puis perfectionné le lien suprasensitif qui les fusionnait tous deux depuis l'origine.

Nous avons tous connu ce stade précognitif, ce premier lien quasi archaïque établi par la communion de l'incons-

cient, par l'intuition et l'empathie, qui prévaut durant la vie utérine et les premiers mois, voire les premières années de la vie. Il est censé s'atténuer, parfois jusqu'à disparaître avec les années, au profit d'une communication parfaite au fil des contacts extérieurs et de l'acquisition du savoir intellectuel. Il semblerait que Jacques, pour sa part, ait conservé, puis perfectionné les habiletés précognitives afin de ne jamais rompre ce lien primaire et de préserver intact en lui l'état de communion avec Marguerite. À cette intuitivité littéralement paranormale se sont ajoutés ses remarquables capacités cognitives, de réflexion, d'assimilation et de vulgarisation, ses connaissances empiriques, tout le savoir intellectuel acquis ainsi que sa curiosité. Cette curiosité qui est à la source de sa culture éclectique et inclusive, autant que son besoin de progresser, de s'ouvrir et de croître avec le souci d'aider autrui à le faire aussi.

La voix de Marguerite n'a donc pas été seulement à la source de ses somatisations douloureuses. Cette voix maternelle lui a été vitalement nécessaire. Ce « tout sur sa mère » qu'il dit connaître et dont il a conservé le souvenir (même aujourd'hui, alors que sa mémoire factuelle flanche et qu'il s'est retiré de la vie publique et de la communication extérieure pour retrouver l'état de communion intérieure et intuitive qu'il connaît bien et continue de maîtriser) repose en effet sur un « presque rien » réel. La réalité de ce qu'il sait de Marguerite se résume à très peu de choses, de surcroît transmises par d'autres.

Marie Marguerite Leblanc est née le 7 juin 1905 à Montréal. Ses parents Omer Leblanc et Marie Huot se sont mariés à Chambly en 1904, mais ils étaient déjà décédés lorsque Marguerite a épousé Clément Languirand, dit Dandurand, en 1929. À 24 ans, cette fille unique était orpheline. Dans quelles circonstances l'est-elle devenue ? On ne sait pas. Que faisaient ses parents ? On ne sait pas. Pourquoi sont-ils venus à

Montréal ? Où vivaient-ils ? Quel genre d'enfant était Marguerite ? On ignore tout cela. Comment Clément et elle se sont-ils rencontrés ? Jacques ne s'en souvient plus, mais m'assure qu'il tente de se le rappeler, ce à quoi Nicole ajoute qu'il va donc « faire appel à son imagination ». Ce que l'on sait, ce que l'on a dit à Jacques, qui me l'a répété, à moi comme à de très nombreuses personnes (n'est-ce pas ainsi que l'on bâtit une légende ?), ce n'est certes pas qui elle était, mais comment elle était. Et l'on connaît l'influence qu'elle a eue sur plusieurs personnes de sa propre famille, comme sur les Dandurand-Languirand, à commencer bien sûr par Clément.

D'emblée, Jacques me dit : « Ma mère était une déesse. Elle était très belle, blonde, avec de grands yeux bleus pareils aux miens et une plastique sculpturale. Mon père en était totalement fou. Il me racontait tout le temps qu'il ne se lavait pas pendant des jours pour conserver son odeur sur sa moustache. » Quand son père lui a-t-il raconté cela ? « Continuellement, répond Jacques. Toute mon enfance, il disait qu'elle était très portée sur la chose. » Une déesse du sexe, alors ? « Oui, d'autant qu'avec Gabrielle [la seconde épouse du père], c'était l'inverse, mon père ne parvenait pas à avoir des rapports avec elle, elle était fermée, trop étroite. Il n'a jamais retrouvé une femme comme ma mère. » Et pourtant, ce ne sont pas les aventures sexuelles qui ont manqué à Clément.

À l'adolescence, Marguerite Leblanc passait ses étés à Cape Cod, dans le Massachussetts, chez ses cousins dont on ne sait rien non plus. C'est là qu'elle serait devenue parfaitement bilingue, mais aussi qu'elle aurait découvert les jeux sexuels, apparemment très librement et joyeusement. Où sont les parents Leblanc à ce moment-là ? Sont-ils déjà morts ? Jacques l'ignore, mais il décrit Marguerite comme une jeune fille drôle, vive, qui a beaucoup de repartie et un goût pour la mode.

À 20 ans, son bilinguisme lui permet de devenir une des premières téléphonistes de Bell à Montréal. Bien sûr, elle

«éblouit» Clément, qui a eu une enfance triste et qui a passé son adolescence au séminaire. Mais elle éblouit aussi Alfred, le père de Clément, qui est «subjugué» par sa belle-fille autant qu'il semble mépriser son fils, lui répétant qu'il ne comprend pas comment une femme comme Marguerite a pu s'intéresser à un homme comme lui. Alfred méprisera aussi Gabrielle. D'ailleurs, après l'avoir reçue une première fois chez lui et lui avoir parlé, il la jugea «stupide» et ne lui adressera plus jamais la parole. Il faut dire que le flamboyant Alfred, qui a lui-même fait fortune aux États-Unis, où il a vécu dès l'âge de 12 ans, devait trouver quelque ressemblance entre Marguerite et lui. À la mort de celle-ci, il est littéralement catastrophé. «Lui non plus ne s'en remettra pas. Mais il m'adorait, moi, le fils de Marguerite.»

Le fils de Marguerite. Voilà qui est nettement plus valorisant que d'être le fils de Clément. Il est vrai qu'elle est «parfaite», tandis que Clément est un homme complexe, douloureux, frustré, et violent de surcroît. Un homme qui avait promis l'enfer à son fils, là où sa mère lui avait donné non seulement la vie, mais aussi l'énergie vitale qui l'accompagnera, une énergie puissante et atypique, extravertie et audacieuse. C'est cette voix-là, propulsive et positive, une voix qui lui a donné de l'assurance et ce qu'on appelle l'estime de soi, que Jacques a conservée en lui toute sa vie durant; c'est ce «tout» qui semble l'avoir porté tout au long de ses jours, sur sa route, par-delà les ravins, les échecs, les douleurs et les embûches. Ces forces-là, incommensurables, constituent le legs de Marguerite. La voix de sa mère lui a insufflé le courage de la révolte, contre la violence et les diktats du père à l'adolescence, contre la totale incompréhension qui a marqué leur relation tout au long de leur vie, jusqu'à la mort de Clément en 1980. Cette voix-là l'a autorisé à croire en lui-même et à briguer une destinée exceptionnelle, par-delà ce que le père, mais aussi ses

échecs scolaires, et le Québec dans son ensemble, lui proposaient *a priori*.

À l'écho porteur de l'admiration d'Alfred pour sa belle-fille s'est ajoutée celle des cousins de Marguerite à Chambly. « Quand j'allais passer des fins de semaine chez mon grand-oncle à Chambly, j'étais traité comme un prince. Ma mère était aimée comme une princesse. » Cela lui donnait un répit dans la douleur du silence et des punitions que lui a infligés son père, dès qu'ils se sont retrouvés seuls après la mort de Marguerite. Avant de battre son fils avec une règle, Clément dressait la liste des récriminations mensuelles qui justifiaient cette correction, et signait : *Ton pauvre père*. Pendant que celui-ci le battait, Jacques se répétait dans sa tête : « Tu vas voir ce que tu vas voir... » Mais qui parlait ainsi en lui ? Lui-même, ou bien sa mère révoltée, désireuse de voir son fils échapper à ce traitement ?

On ne peut faillir lorsqu'on est fils d'une déesse extraordinaire. Cela confère des responsabilités. On se doit d'être à sa hauteur et de ne pas la décevoir. « Toute ma vie, j'ai essayé de faire des choses dont elle serait fière, confirme Jacques. Et chaque fois que je me suis égaré, j'ai tenté de me remettre dans ce droit chemin-là. Je pense que j'y suis finalement parvenu. Elle serait assez contente de moi, je pense. »

En revanche, il faudra attendre la fin des années 1990 pour que Jacques commence à pardonner à son père. Ce faisant, il s'est mis à le considérer différemment, plus réellement dirait-on, distinguant l'ensemble des facettes qui composaient son être. Au point de désirer à présent le réhabiliter.

Dès lors, en l'absence d'éléments tangibles, on peut se demander si l'entourage de Jacques n'a pas exagéré cette image maternelle pour, d'une certaine façon, consoler l'enfant. Comment savoir ? Il reste que, consciemment ou inconsciemment, la voix et l'image de Marguerite auront porté son fils unique plus haut et plus loin. D'autant qu'à ses legs médiumniques

ou magnifiés s'est ajouté un autre héritage, bien réel cette fois. À la mort de ses parents, Marguerite avait hérité du produit de la vente de la maison familiale, et son fils en a finalement été l'héritier. Lorsque à 18 ans, Jacques décide de partir pour Paris, en juin 1949, Clément propose de lui donner cet argent. Non pas tout d'un coup, mais sous forme d'allocations mensuelles. Maigres sommes de cinquante dollars par mois, et irrégulièrement expédiées, mais tout de même, matériellement autant que symboliquement, c'est bien Marguerite qui donne des ailes à son fils.

Mais qu'est-ce qu'il lui a pris, à Marguerite, de vouloir ainsi braver l'impossible, puisqu'elle a su, dès son premier accouchement, que donner la vie leur faisait encourir la mort, à elle et à ses enfants ? « Je n'ai jamais réfléchi à cela, me dit Jacques, mais je pense qu'elle n'avait pas le choix. Il fallait avoir des enfants. Quand on était une femme mariée, il fallait avoir des enfants. » Sinon, quoi ? On n'était pas une « vraie femme » ? Et devait-on mourir de n'être pas une vraie femme ? Alors, quoi ? Marguerite, qui était une « surfemme », aurait donc failli à son devoir d'être une « vraie femme » ?

En 1928, Alexander Fleming a déjà découvert la pénicilline, mais il faudra attendre les années 1940 pour que la molécule soit stabilisée, purifiée et mise en marché par deux autres chercheurs, Howard Florey et Ernst Chain. Au début des années 1930, lors des trois grossesses de Marguerite (qu'aujourd'hui on qualifierait de « grossesses à risque »), il n'existe donc pas de défenses médicamenteuses. Une femme sur cinq mourait en couches, de septicémie, ou carrément d'incapacité à accoucher, en l'absence de ces médicaments qui, aujourd'hui, provoquent l'ouverture du col de l'utérus. Dans le « non-choix » qu'évoque Jacques, n'entend-on pas tout le poids de la condition féminine de l'époque, grevée par l'obligation d'enfanter édictée par le dogme catholique que la médecine n'est pas encore armée pour contrer et renverser ?

Au cours de sa vie relativement courte, Marguerite semble avoir aimé prendre des risques. Mais ceux-là lui ont coûté la vie. Néanmoins, elle a transmis à Jacques le goût du risque et de la désobéissance, l'audace de se jeter malgré tout dans le vide en bravant interdits, impossibilités et conventions de ces années de l'entre-deux-guerres qui, au Québec, n'étaient pas des années si folles.

Et puis le goût du plaisir, des expériences et du sexe. Sans limites ni garde-fous. « Pour Jacques, la sexualité, c'est tout », me dira Martine, sa fille, en écho à une phrase que Jacques a inscrite dans son journal intime : « La sexualité est la spiritualité. » Beau pied de nez à la religion et à la réduction de la sexualité au devoir conjugal et à l'obligation de perpétuer l'espèce (qui, en l'occurrence, correspond à une effective nécessité de pérennisation de la petite communauté canadienne française). Les valeurs qui paraissent avoir fondé la courte vie de Marguerite semblent bien au cœur du fonctionnement intime et irréductible de Jacques, sinon de sa vision du monde. C'est la *Marguerite's way*, la voie de Marguerite. Marguerite éternelle. Rêvée, irréelle et mythifiée, femme totale, jamais là donc toujours là, pas ici et donc partout, tout le temps.

Alors que Jacques et moi parlons de cette Marguerite-là, Nicole nous propose de regarder des photos de la vraie Marguerite. Trois photos, en vérité. Sur la première, datée de 1929, un groupe d'amis, dont Marguerite et Clément, sont appuyés sur une Ford T noire. Ces gens semblent vivre dans l'aisance. Ils sourient, un rien délurés. Elle, les cheveux châtains (mais la photo est en noir et blanc), le visage en pointe, les yeux rieurs, le sourire avenant, un bob noir enfoncé sur les sourcils, roulée dans un manteau cintré à col de fourrure. À côté d'elle, Clément, droit comme un if, mince sinon maigre, regard pénétrant, beau ténébreux dans un costume droit, cigarette aux lèvres. Sur les deux autres photos se tiennent Marguerite et Jacques : lui, petit et blond dans un short clair,

assis sur une marche de leur maison de la rue Lajeunesse (ou est-ce à la campagne, à l'orée d'un champ ?); et assis sur ses genoux à elle, ronde, assez quelconque et presque grosse. Pas des photos avantageuses, disons.

Jacques connaît ces photos, mais semble les redécouvrir. Il les regarde attentivement, puis relève la tête: « Je suis déçu. Je la voyais beaucoup plus belle que ça, elle est laide. » Pas laide, non. Et puis enceinte, sur les photos où ils sont ensemble. « Ah bon ? » s'étonne Jacques. Nicole fait remarquer que les photos datent de juillet 1933. Marguerite est donc enceinte de cinq mois et demi. Il ne lui reste plus que trois mois et demi à vivre. De fait, c'est leur dernière photo ensemble. Cette confrontation avec les photos attriste et bouleverse Jacques. « Non, je ne la voyais pas comme ça », répète-t-il, mettant un terme à notre entretien du jour.

Mal me prend quelques mois plus tard, alors que nous débattons philosophie karmique, de lui dire que, à mon avis, il nourrit une vision judéo-chrétienne du karma. Il fronce ses célèbres sourcils. « Et pourquoi tu dis ça ? » Je pense candide-ment que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous pouvons ne pas être d'accord et discuter. Je réponds donc: « Penser que ta mère t'attend quelque part dans l'au-delà, c'est une conception judéo-chrétienne qui n'appartient pas à la conception orientale. Selon la loi karmique, ta mère se serait déjà réincarnée depuis longtemps. » Il me regarde, interloqué. « C'est le dharma », insisté-je, moi qui ne crois pas au karma, surtout depuis que je l'ai vu à l'œuvre en Inde, mais qui l'ai un peu étudié au Men-Tsee-Khang de Dharamsala durant l'été 1997. Il réfléchit. « Ça ne me plaît pas du tout, tranche-t-il. Je n'aime pas qu'elle ait fait ça sans me le dire. » Pensif, il finit par ajouter: « Mais elle est où, alors ? »

La semaine suivante, je suis à peine arrivée qu'il m'engage. Est-ce que je pense tout savoir ? Est-ce que je veux imposer ma façon d'interpréter le karma ? Je m'apprête à

argumenter, puis j'y renonce. Nous reparlerons des lois karmiques, mais pas à propos de Marguerite. Marguerite n'est pas un sujet de conversation philosophique ou métaphysique. Marguerite, c'est Marguerite.

Nous sommes en avril 2013. Sur la terrasse du dernier étage, il fait beau et chaud. Dans les bacs, les fleurs ont repoussé. C'est la loi du printemps.

CHAPITRE 2

Fleurs d'automne

« Je suis fatigué. Je vous aime et je ne vous oublierai jamais. Mais je m'en vais. » Ces paroles, les dernières que

Jacques Languirand a prononcées au micro de *Par 4 chemins* le 1^{er} février 2014, marquent le terme d'une étape entamée 43 ans plus tôt. Loin de préfigurer une fin triste et solitaire, elles témoignent plutôt d'un désir de recueillement, d'un besoin de faire le point sur l'expérience de toute une vie. Du fond de la caverne d'Ali Baba qui lui tient lieu de bureau, de janvier 2013 à août 2014, Jacques Languirand a choisi de se confier à Aline Apostolska. Au fil de leurs rencontres hebdomadaires, l'écrivaine a vu s'ouvrir des lucarnes ensoleillées et radieuses dans un esprit parfois embrumé par la maladie. Reposant sur une profonde introspection et un méticuleux travail de journaliste, ce livre est le fruit de leurs échanges. Loin des clichés du personnage public flamboyant, on y découvre l'envers de l'image, la vérité d'un créateur habité par la mission que les hasards de la vie lui ont confiée : transmettre, éclairer, élever. Voyage dans le temps et la mémoire d'un être d'exception, cet ouvrage emprunte un chemin difficile mais pourtant essentiel : celui qui mène au cœur même de l'homme.



© Mathieu Rivard

Historienne de formation, **ALINE APOSTOLSKA** est écrivaine, journaliste, animatrice, productrice de spectacles et conférencière. Depuis 1987, elle a publié une trentaine d'ouvrages, dont plusieurs ont été traduits. Son roman jeunesse *Un été d'amour et de cendres* (Leméac, 2012) a remporté le prix du Gouverneur général.